HAL
open science

Littérature arabe et société : une problématique à renouveler. Le cas de la "nahda"

Yves Gonzalez-Quijano

To cite this version:

Yves Gonzalez-Quijano. Littérature arabe et société : une problématique à renouveler. Le cas de la "nahda". Arabica, The Journal of Arabic and Islamic Studies, 1999, Vers de nouvelles lectures de la littérature arabe - Towards New Approaches of Arabic Literature XLVI (3-4), pp.435 - 453. hal-01277981

HAL Id: hal-01277981

https://hal.science/hal-01277981v1

Submitted on 23 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LITTÉRATURE ARABE ET SOCIÉTÉ : UNE PROBLÉMATIQUE À RENOUVELER. LE CAS DE LA *NAHDA*

YVES GONZALEZ-QUIJANO
Université Lumière-Lyon 2 et GREMMO (Maison de l'Orient)

ARABICA, Journal of Arabic and Islamic Studies, tome XLVI, fascicules 3-4, juillet-octobre 1999, « Vers de nouvelles lectures de la littérature arabe – Toward New Approaches of arabic Literature », sous la dir. De A. Cheikh-Moussa, H. Toelle et K. Zakharia, p. 435-453.

Tenter un bilan des études littéraires sur le monde arabe tout en proposant de nouvelles pistes de recherche constitue-t-il un objectif trop ambitieux? Malheureusement, le premier point ne représente pas un objectif insurmontable tant les études proposées dans ce secteur précis se sont raréfiées. Toutefois, plutôt que de s'en tenir à un constat sans nul doute préoccupant, il a paru souhaitable d'avancer non pas des solutions – ce qui constituerait pour le coup un projet trop aventureux – mais des propositions susceptibles de contribuer à un renouveau de ce type d'études, tout au moins dans une certaine perspective, celle qui se propose d'observer les rapports qu'entretiennent littérature et société. Ce texte se présente par conséquent sous un jour extrêmement « programmatique » (malgré l'allitération, il s'agit presque d'un antonyme de pragmatique !), tendance que l'on s'est efforcé de combattre en illustrant, aussi concrètement que possible, les remarques avancées d'exemples choisis pour l'essentiel dans la production des débuts de la Renaissance arabe. Mais cela ne signifie pas que l'on doive s'en tenir à cette seule période; bien au contraire, c'est toute la production littéraire arabe, moderne et même contemporaine, qui attend une réflexion digne de sa qualité.

I – *Le repli des études dites « littéraires »*

Sans céder au goût de la critique, par conséquent, mais parce qu'un diagnostic précis permet de proposer des voies davantage productives, il a paru utile de commencer par un tour d'horizon des études portant sur la littérature arabe moderne en France. Et de ce point de vue, rien n'est venu éclairer le sombre tableau que dressait, il y a presque dix ans déjà, Boutros Hallaq en insistant en particulier sur les conséquences de trois facteurs négatifs, « la priorité donnée aux disciplines relevant de la sociologie ou de la politologie », un intérêt prédominant voire « presque exclusif » pour la littérature classique au détriment de la littérature moderne, et enfin un évident « désenchantement »

vis-à-vis des méthodes « réputées infaillibles » de la critique moderne[1]. En effet, le temps a malheureusement confirmé toute la justesse d'un constat qui mérite toutefois une analyse plus détaillée encore quant à ses causes.

La domination des études classiques

En amont des différentes remarques évoquées par Boutros Hallaq, il convient ainsi de se souvenir que les études dites « littéraires » – peut-être serait-il plus juste d'évoquer, comme on le verra, des études qui prennent comme objet, au moins partiel, les textes littéraires – s'intègrent à un domaine plus vaste, celui des recherches sur le monde arabe. Sans adhérer entièrement à l'ensemble des thèses évoquées dans le désormais célèbre *Orientalisme,* il apparaît néanmoins que les travaux portant sur les textes littéraires s'inscrivent dans la logique de cette « discipline », l'orientalisme, telle qu'elle a pu être dénoncée, non sans excès parfois, par Edward Saïd[2]. Ainsi, cette origine explique, dans une large mesure, que les études littéraires sur le monde arabe aient été longtemps dominées par les recherches sur l'époque classique, en raison d'une certaine conception de l'« authenticité » arabo-musulmane, pleine de méfiance vis-à-vis de la « modernité » avec ses oeuvres hybrides, à la fois trop proches et trop différentes de leurs modèles occidentaux. La remarque vaut-elle aujourd'hui encore ? Oui, sans doute, non que celles-ci soient plus nombreuses, ce que révélait naguère un comptage précis des publications (ouvrages et articles[3]), mais surtout parce que c'est à elles que revient, aujourd'hui encore, l'essentiel du prestige scientifique éventuellement accordé aux arabisants[4].

La perpétuation de l'approche orientaliste

Encore faudrait-il que lesdits spécialistes soient, de fait, arabisants. Le champ de l'orientalisme français, tel qu'il s'est historiquement constitué, conserve sa structuration d'origine à partir d'un objet défini en termes d'aire culturelle où, paradoxalement, la constituante arabe, sans doute dominante, coexiste cependant d'une manière qui n'est jamais totalement tranchée avec d'autres définitions, par exemple d'ordre religieux l'islam, qui, bien entendu, n'est pas non plus constitutif de l'objet ou géographique[5]. Sans refaire le procès d'un Orient qui n'est jamais que l'Occident des autres, il n'en reste pas moins que la prépondérance, aujourd'hui encore, d'un découpage épistémologique où

1 Cf. le bilan, portant sur près de deux décennies, drssé par Boutros Hallaq dans « La recherche sur la littérature arabe : bilan », *Lettre d'information de l'Afemam*, n°7, mars 1992.

2 Saïd, E., *L'orientalisme, L'Orient créé par l'Occident,* Paris, Le Seuil, 1980. Pour une critique convaincante de certains aspects de cette thèse, cf. M. Rodinson, *La Fascination de l'islam,* Paris, Pocket 1993, coll. Agora.

3 B. Hallaq, *art. cit.* Depuis, le tarissement des travaux semble avoir également atteint les études littéraires classiques.

4 Un prestige que renforce une lecture du monde arabe qui est plus que jamais présenté en dehors des cercles savants. sous un jour « exotique » *i.e.* différent, étranger et même passéiste, posture qui redouble, même si c'est pour des raisons différentes, la coupure historique au fondement des études « classiques ».

5 Ambiguïté que Daniel Reig proposait de lever en mettant en avant la notion d'arabologie. *Cf. Homo orientaliste,* Paris. Maisonneuve et Larose, coll. Islam-Occident, 1988.

l'« orientalisme » l'emporte sur l'« arabisme » a permis le maintien d'une définition somme toute géographique de la production littéraire, dans laquelle le spécialiste de l'aire culturelle (le « maghrébinologue » par exemple) – souvent d'une manière furieusement généraliste – prend souvent le pas sur le spécialiste de langue ou de littérature.

La domination de la production en français

Ainsi, alors qu'on aurait pu s'attendre à ce que cet aspect de la vie culturelle y échappe, au moins en partie, le champ des études littéraires sur le monde arabe reproduit un déséquilibre à l'oeuvre dans d'autres secteurs de l'orientalisme français. Convoqués au titre de « productions arabes », les textes sont loin d'être nécessairement *en* arabe ; au contraire, la répercussion, notamment sur le plan linguistique, des relations objectives entre les sociétés arabes et la France fait que les oeuvres littéraires en français, et les études qui leur sont consacrées, dominent, dans un rapport écrasant celles qui utilisent le canal de la langue arabe[6]. Discuter du bien-fondé de l'une et l'autre approches, celle qui favorise la langue ou celle qui s'appuie sur un partage géographique, politique ou culturel, n'est pas l'objet de cet article ; en revanche, il est évident que l'existence de réponses diverses, en général adoptées plus ou moins «spontanément», a énormément entravé l'essor des études spécialisées sur la littérature arabe – *i.e.* la littérature *en arabe*[7] – notamment dans leur aspect contemporain.

Une problématique fondée sur la rupture et l'imitation

C'est également dans les habitudes de pensée issues de la tradition orientaliste qu'il faut rechercher, au moins partiellement, l'explication de la séparation absolue maintenue entre productions littéraires de l'époque classique ou moderne. Alors qu'il ne viendrait à l'idée de personne de prétendre que l'indéniable modernité des lettres européennes, et même la rupture qui se joue dans ce domaine vraisemblablement vers la fin du siècle dernier (Flaubert et Mallarmé pour proposer des repères dans le domaine français), puissent remettre en cause leur filiation historique avec une histoire littéraire bien antérieure, il faudrait croire, quand il s'agit de littérature arabe, que la période postérieure à la *nahda* ne partage rien avec celle qui la précède, si ce n'est précisément le refus total de son esthétique. Naturellement, l'apport exogène est, dans le cas arabe, manifeste et l'importance de ce qu'on appelle les « influences étrangères » et même

6 Dans son article précédemment cité, B. Hallaq indique par exemple que, sur près de deux décennies (1972-1989), les quelque dix-sept thèses consacrées à l'oeuvre de Tahar Benjelloun dépassent en nombre tout ce qui a été défendu, durant la même période, sur l'ensemble des écrivains de l'époque classique.

7 C'est désormais en ce sens qu'on parlera ici de « littérature arabe », partant du constat qu'une littérature se définit d'abord par rapport à la langue qui la véhicule (même si toute définition de la littérature est à la fois culturelle et historique). Une perspective de type « géographique » (le plus souvent nationale) n'est possible qu'en subsumant le fait littéraire à une catégorie plus vaste, où elle intervient non pas pour elle-même mais comme constituant parmi d'autres d'une totalité plus vaste. Parler de « littérature algérienne » ou « du Maghreb » (toutes langues confondues), relève d'une démarche qui n'est pas nécessairement frappée d'illégitimité mais dont il convient de voir qu'elle fait prévaloir d'autres critères que la « littérarité ».

« l'acclimatation des normes romanesques européennes » sont indéniables. Mais il est tout de même singulier qu'il ne soit pour ainsi dire jamais fait allusion à d'éventuelles continuités, ou bien alors sous un jour qui les rendent parfaitement impossibles : certes, considéré sous la seule perspective du « roman européen[8] » traditionnel, le prétendu « roman » d'al-Muwaylihi ne peut être autre chose qu'une mauvaise actualisation des illustres « séances » de la littérature classique, lesquelles, d'ailleurs, constituent indéniablement de très mauvais exemples de romans[9]. A procéder de la sorte, on ne peut que tourner en rond puisque l'analyse ne découvre, en fin de compte, que ses propres présupposés !

L'« instrumentalisation » de la littérature

A la différence du domaine des études anglaises, par exemple, où les disciplines relevant de la langue ne se confondent pas avec l'ensemble de celles qui participent à la connaissance du monde anglo-saxon, les conditions de constitution du champ orientaliste, autour d'une aire culturelle et non pas seulement à partir d'une compétence linguistique, n'a pas eu pour unique conséquence de maintenir relativement dans l'ombre les productions de la littérature arabe contemporaine[10], elle a également eu pour effet de favoriser ce que l'on peut appeler l'« instrumentalisation » de la littérature arabe. En effet, peu de littératures demeurent autant que celle-ci condamnées à être lues et interprétées uniquement pour ce qu'elles disent et non pas aussi pour leur manière de le faire, pour ce qu'elles révèlent sur les sociétés où elles ont vu le jour et non pas aussi pour leur « performance » littéraire. Naturellement, il ne s'agit pas d'affirmer, bien au contraire, que les textes littéraires ne doivent pas concourir à l'interprétation des sociétés qui les ont produits ; en revanche, il faut encore souvent rappeler, au moins quand il s'agit d'études littéraires sur le monde arabe, qu'une œuvre n'est pas exactement un « miroir »[11] du monde, ou alors à condition de tenir compte des particularités du « système de réfraction » propre à ce mode de représentation. Il est vrai que, dans le cas de la littérature arabe, le caractère politisé[12] d'un très grand nombre d'oeuvres modernes a

8 Sur la notion de « roman européen », cf. M. Kundera, *L'art du roman,* Paris, Gallimard, 1986.

9 La liste des auteurs, européens et arabes, qui se sont efforcés à tout prix d'opérer un impossible mariage entre la carpe et le lapin, entre le roman européen et les «s éances » arabes, est trop longue.pour qu'on la donne ici.

10 Assurément, la présence éditoriale d'une production littéraire ne se confond pas avec le poids de la production scientifique qui lui est consacrée, mais il existe tout de même un lien entre ces deux expressions de la place symbolique occupée par une littérature. Or, alors que les écrivains francophones du Maghreb étaient largement diffusés en France, en particulier durant et depuis les luttes de la décolonisation, il faut attendre l'attribution du prix Nobel de littérature à Nagib Mahfouz, en 1988, pour assister à la première reconnaissance, au sein du large public, de la légitimité littéraire des auteurs arabes contemporains (ou plus exactement *modernes* car de l'oeuvre de Mahfüz, on ne retient bien souvent que ce qui est contemporain ou antérieur à la *Trilogie* écrite voilà bientôt un demi-siècle).

11 L'expression figure par exemple en introduction et en conclusion de l'article d'André Miquel, « Le roman arabe contemporain », *Propos de littérature arabe,* Paris, Le Calligraphe, 1983.

12 Choix esthétique qui relève de déterminations historiques qui seront abordées dans la seconde partie de cet article mais dont on peut dire, sans aller plus loin, qu'elles tiennent aux conditions dans lesquelles s'est dégagée la figure de l'homme de lettres *(adîb)* dans le monde arabe, vers la fin du siècle dernier. Cf. Y. Gonzalez-Quijano, « Les intellectuels et la production des valeurs », *Egypte Monde arabe,* n° 2, 2e sem., 1990.

certainement encouragé la critique – se réclamant, aussi souvent qu'abusivement, de Lucien Goldmann – à ne guère se pencher sur ces médiations qui s'interposent nécessairement entre le discours d'une oeuvre et la réalité qu'elle prétend décrire.

La «naïveté» méthodologique

Si ce discours naïf sur l'oeuvre comme reflet du monde se retrouve aujourd'hui encore dans nombre d'études littéraires arabes, c'est en partie parce que l'orientalisme trouve souvent dans sa spécialisation prétexte à ne pas s'intéresser aux innovations en sciences humaines. Parce qu'ils ne sont pas nombreux, parce qu'ils doivent assurer une formation linguistique et culturelle lourde, parce qu'ils œuvrent dans un champ périphérique relativement autonome qui les dispense de faire leurs preuves ailleurs, les orientalistes de naguère (et les « arabologues » – ou si l'on préfère les arabistes – d'aujourd'hui sont souvent à la traîne des avancées théoriques. Or, s'il n'est pas nécessaire de passer continuellement d'une mode intellectuelle à une autre, la recherche ne peut que profiter d'un renouvellement de ses méthodes lorsque celles-ci répondent mieux aux besoins. Sans ignorer l'intérêt d'une tradition critique que l'on qualifiera (peut-être trop rapidement) d'« esthétisante », y compris dans sa variante herméneutique, la partie qui va suivre s'efforcera de montrer tout ce que la connaissance des liens que tisse la littérature arabe moderne avec son environnement social pourrait gagner avec l'introduction d'un type de questionnement aujourd'hui encore largement étranger au champ orientaliste.

II – *Nouvelles approches: propositions*

II.1 – *Le « grand chambardement symbolique »*

La perspective « normale » pour les spécialistes de littérature arabe consiste donc à poser le principe d'une rupture totale entre l'âge classique et la modernité. Partant de ce postulat. le plus souvent tacitement reconduit, les productions modernes sont interprétées dans le cadre général d'un processus d'acclimatation des genres d'origine européenne (romans, nouvelles et prose narrative d'une manière générale, mais aussi théâtre et création poétique), processus qui accompagne la *nahda* et qui témoigne du mouvement général de modernisation du monde arabe. On s'en sera douté, cet implicite mérite d'être interrogé et même remis en cause d'une double manière. De la première, il ne sera guère question ici, faute de place et plus encore de compétence : il s'agirait néanmoins de s'interroger sur le maintien et la persistance du substrat légué par l'âge classique[13], à savoir toute une conception de l'écriture et de la création personnelle avec des positions extrêmement marquées culturellement par rapport à la création, à l'influence par emprunt ou au « vol » *(sarîqa),* etc.., substrat également défini par un système particulier de la réception, par un imaginaire spécifique transmis en héritage *vivant,* etc..
Littérature et nahda

13 Dans la lignée des remarques de L.-W. Deheuwels. Cf. par exemple « Mythes, raison et imaginaire dans la littérature égyptienne contemporaine », in *Peuples méditerranéens,* à paraître).

C'est donc sur la seconde manière d'interroger ce qui permet de distinguer un avant et un après de la littérature arabe que porteront les remarques qui vont suivre. Cette distinction s'appuie sur un événement majeur propre à cette période, la Renaissance arabe, analysée généralement[14] comme le produit de différents facteurs relevant du politique, de l'économique et du social expansionnisme colonial européen, « maladie » de l'Empire ottoman, essor de structures étatiques locales, modification des circulations économiques avec leurs conséquences sur les équilibres régionaux, les mouvements de population entre villes et campagnes, zones côtières et *hinterland,* développement de bourgeoisies plus ou moins liées à des opinions publiques, etc.. Depuis les origines ou presque, on intègre également à l'analyse différents facteurs de type culturel, principalement la modernisation du système d'enseignement et, surtout, l'introduction de l'imprimerie, elle-même prélude nécessaire au développement de la presse. Dans le cadre de cette Renaissance arabe, à la fois politique et intellectuelle, vient ainsi se glisser l'apparition d'une littérature moderne repérable, surtout, à travers le renouvellement de la langue et de la production en prose (la poésie est certes porteuse de modernité mais il faudra attendre le milieu de notre siècle pour assister, au-delà d'un renouvellement thématique, au véritable abandon du canon classique et des règles de la prosodie traditionnelle).

La déformation développementaliste

En dépit de tout ce qu'elle a pu apporter, cette lecture de la production littéraire au tournant du siècle dernier n'est plus entièrement satisfaisante dans la mesure où la littérature, insérée dans la totalité des transformations à l'oeuvre dans les sociétés arabes à cette époque, ne peut être considérée que dans une perspective développementaliste (en d'autres termes à partir de l'assertion que les œuvres d'aujourd'hui représentent nécessairement une avancée qualitative par rapport à celles qui les ont précédées, jusqu'à l'improbable réalisation d'une perfection toujours repoussée). De la sorte, la création de cette époque est appréhendée sous la forme d'une longue marche vers un unique modèle de référence, celui de la littérature européenne[15]. L'illustration exemplaire de ce carcan qui entrave singulièrement l'agilité critique est fournie par la sempiternelle recherche du « premier roman arabe », pont aux ânes d'une critique singulièrement dépourvue de vigilance quant à ses présupposés esthétiques, et même assez ignorante vis-à-vis de ce qu'elle prétend étudier quand elle s'obstine à faire de *Zaynab* la seule et unique borne fatidique marquant l'entrée dans l'univers de la « vraie » prose romanesque, tant il est vrai qu'un peu de curiosité vis-à-vis de la production de cette époque permet d'imaginer d'autre repères : Muwaylihi ou encore Muhammad `Uthmân Galâl ou même 'Alî

14 La référence majeure demeurant l'ouvrage d'A. Hourani, *Arabic Thought in the Liberal Age, 1798-1939,* Oxford, Oxford U.P., 1970. Pourtant, à la lecture de nombre de textes, on s'aperçoit que la perspective traditionnelle, qui met l'accent sur l'opposition entre « ottomanisme » et « proto-arabisme », mériterait elle aussi d'être interrogée. Mais il s'agit d'un véritable travail d'historien des idées. Cf. à ce sujet les travaux de Khâlid Ziyâdah, *Al-kâtib wa 1-sultan,* Londres, Riad El-Rayyes. 1991.

15 Ironiquement, cette position de principe rejoint celle des activistes politiques qui poignardent Nagib Mahfouz ou qui défilent contre les *Versets sataniques*, sur la base d'un même postulat, celui de la nature fondamentalement exogène du roman de fiction, et plus largement de toute production moderne par rapport à la « vérité » de la culture arabe et musulmane.

Mubârak, s'il faut s'en tenir à l'Égypte, mais certainement aussi Farânsis Marrâsh et plus encore Fâris al-Shidyâq au Levant, respectivement un peu moins et un peu plus d'un demi-siècle plus tôt, ce qui n'est pas sans importance pour une histoire dont la durée varie, suivant l'origine qu'on lui fixe, entre un siècle et un siècle et demi !

La dimension comparative

Plus grave encore que son éventuelle myopie pour ne pas dire son aveuglement) par rapport à ses propres fondements, une telle conception finit par devenir paralysante dans la mesure où la construction d'un modèle développementaliste, focalisé sur les étapes d'un processus d'adaptation, détourne de ce qui peut paraître comme l'essentiel, à savoir non pas la modification des formes et des genres littéraires, ni même l'élaboration de nouvelles écritures et d'une langue modernisée, ou encore le développement de nouveaux publics, mais bien tout cela à la fois. Même s'il y a lieu de se montrer prudent dans la transposition de tels modèles, il semble malgré tout qu'il y aurait avantage à analyser ce qui s'est passé dans le monde arabe dans ce secteur particulier à la lumière d'autres expériences historiques comparables, en l'occurrence, d'une part, l'introduction de l'imprimerie dans les sociétés européennes, avec les développements du marché de l'écrit jusqu'à une époque contemporaine ou presque de l'introduction de cette invention dans le monde arabe, de l'autre, l'essor des techniques de reproduction mécanique, et plus largement les prémices d'une « industrialisation » de la production culturelle dans les sociétés dites périphériques (ce qui signifie, en clair, les sociétés non-occidentales, dans le monde asiatique notamment). Si les recherches sont à l'évidence moins développées sur ce dernier point (ce qui ne signifie pas qu'il n'y ait pas de travaux particulièrement suggestifs, à l'image des analyses de Benedict Anderson sur l'apport des fictions littéraires dans la construction des identités nationales en Asie[16]), en revanche, l'histoire culturelle d'une façon générale et l'histoire du livre et de l'imprimé en particulier, mais également la sociologie (historique ou non), et même différents travaux relevant d'autres disciplines, parfois à peine reconnues comme la « médiologie » de Régis Debray[17], ouvrent des perspectives extrêmement riches.

L'histoire de l'« acculturation à l'imprimé »

En s'appuyant sur ces différentes approches, c'est toute l'histoire de la production littéraire dans le monde arabe moderne qui est à réexaminer à la lumière, non de l'introduction de l'imprimerie dans la région (fin XVIIe pour le Liban, autour des années 1820 pour l'Égypte), mais de sa diffusion sur une échelle significative. Mieux connaître les foyers, les réseaux, les débouchés des premières publications, en bref les étapes de cette « acculturation à l'imprimé », mise en évidence par Roger Chartier dans le cas français, représente un premier chantier. En effet, s'il existe, parfois depuis assez longtemps, une histoire de l'imprimerie arabe (dont on peut déplorer d'ailleurs qu'elle ne

16 B. Anderson. *lmagined Communities: Reflections on the Origins and Spread of Nationalism,* London, Verso, 1983.

17 Cf. la dernière livraison des *Cahiers de médiologie,* « Pourquoi des médiologues ? », n° 6, 2e sem. 1998, Gallimard.

soit plus aussi active qu'elle l'a été[18]), celle-ci s'est élaborée selon une approche relativement traditionnelle, celle du repérage des pionniers de l'imprimerie et du « traçage » de leur production. La masse, loin d'être négligeable, des travaux que l'on possède, sans parler des fonds d'archives et des zones qui restent entièrement à explorer, est ainsi susceptible d'être réexploitée en fonction d'hypothèses plus neuves[19]. Pour être complète, cette remise en perspective, non pas seulement par rapport aux innovations techniques et aux hommes qui les ont introduites, mais en cherchant à évaluer l'impact réel de l'imprimé, devrait également rompre avec une vision « noble », culturellement légitime, de l'écrit et s'intéresser aux usages populaires, largement négligés par l'histoire culturelle officielle, même quand elle s'est spécialisée sur ces questions. Demeerseman a montré la voie en révélant l'importance de l'impression par lithographie en Tunisie[20], mais tout un vaste domaine, illustré par les ouvrages de dévotion, par les récits populaires, demeure à « inventer ».

Une nouvelle économie symbolique

En croisant les informations dont il est encore possible de disposer – car elles disparaissent inexorablement[21] –, un des objectifs prioritaires consiste à cerner la période à partir de laquelle les normes de l'ancien système de production de l'écrit ont commencé à céder, largement, sous la pression d'autres usages apparus avec les nouvelles techniques. La reproduction manuelle de l'écrit (avec, à côté du rôle bien connu du calligraphe, la fonction plus obscure mais tout aussi importante du simple copiste), la relative rareté des textes et, par voie de conséquence, un système assez bien étudié pour l'époque classique de transmission et de reproduction du savoir ont ainsi fait place à une autre économie symbolique qui a imposé un regard neuf sur les textes du passé[22], définitivement établis et même « redécouverts », à l'image d'un auteur comme Ibn Khaldooun en partie réévalué par les études orientalistes et les premières éditions imprimées (à Bulâq) de son œuvre. Bien évidemment, sur toutes ces questions, il est inutile de rêver posséder avant longtemps (si ce n'est jamais!) une documentation aussi précise que celle dont on dispose dans le cas des sociétés européennes. Toutefois, sans placer la barre aussi haut, on peut imaginer des études de cas portant sur des questions particulièrement révélatrices, à l'image de la première impression mécanique, tout à fait

18 Y. Gonzalez-Quijano, « Le livre arabe à la recherche de son histoire », *In 8°,* n° 9, printemps 1996.

19 Sur cette question, l'Egypte, le Levant, et dans une moindre mesure l'Irak, le Maghreb, ont fait l'objet d'études. Les autres zones, même lorsqu'elles ont connu des développements plus tardifs, seraient pleines d'enseignement, par exemple dans le cas des pays de la Péninsule arabique.

20 A. Demeerseman. « Une parente méconnue de l'imprimerie arabe et tunisienne : la lithographie », *IBLA,* 4e trim,. 1953, 16e année, n° 64. p. 347-389 ; ler trim. 1955, 17e année, n° 65, p. 1-140.

21 Ce que rappelle, *a contrario,* puisqu'une partir de cette mémoire est sauvegardée, un petit ouvrage sur les temps héroïques de l'imprimerie cairote écrit par un témoin tardif, de cette période. Cf. M. M. al-Tannâhî, *Al-kitab al-malbû`fî Misr,* Le Caire. Dar al-Hilâl, 1996.

22 Car c'est avec l'imprimerie, qui établit les textes anciens et modifie considérablement le corpus des oeuvres véhiculées par les cercles du savoir, que la notion si sensible de *turâth,* associée naguère encore aux célèbres « livres jaunes », prend son sens moderne. Pour l'espace occidental, cf. E. Eisenstein, *The Printing Press as an Agent of Change,* Cambridge, Cambridge U.P., 1979 et le très contesté M. McLuhan, *La Galaxie Gutenberg,* Paris, Gallimard. 1977.

lourde de conséquences, du texte coranique[23]. Dans ce domaine, les pistes de recherche sont presque innombrables, qui vont de l'examen des techniques typographiques de plus en plus indépendantes des traditions du manuscrit[24] à l'étude des très nombreux témoignages laissés par les acteurs (souvenirs, autobiographies, préfaces, etc..), en passant par l'histoire des institutions – entreprises de librairie, au sens ancien du terme, et de presse, mais aussi histoire de la censure, des institutions propres aux nouvelles techniques, telles les bibliothèques et autres administrations officielles du livre imprimé... – dont le développement jalonne l'essor de l'imprimé, ou encore, selon une typologie utilisée par Régis Debray[25], le passage d'une diffusion des messages non plus en chaîne (le manuscrit) mais en étoile (l'imprimé).

Lectorat et marché de l'écrit

Dans cette nouvelle configuration symbolique, les stratégies qui président à la production de textes, le statut de ceux qui les produisent ou se contentent de les manipuler, ne se fondent plus seulement sur des procédures de cooptation au sein d'un univers de pairs mais intègrent progressivement la dimension du lectorat et la sanction du public. Car le « grand chambardement symbolique » a pour résultat d'introduire pour la première fois dans la culture arabe – ce qui est d'ailleurs un des signes certains de son entrée dans une ère nouvelle qualifiée par les historiens de « moderne » – la notion d'un marché de l'écrit dans lequel le troisième terme de la triade marchande (producteur, produit, consommateur) est naturellement indispensable. La réalité de ce lectorat, lié à la diffusion des idées nationalistes au sein des couches sociales plus ou moins cultivées, notamment dans les principaux centres urbains, est reconnue depuis longtemps à travers le développement de la presse. Mais au-delà de ce constat d'évidence, on manque d'informations plus précises qui permettraient de mieux saisir la singularité de ces lecteurs de l'imprimé par rapport à leurs émules au temps du seul manuscrit. Il ne s'agit pas uniquement d'une question de nombre, bien que l'élément statistique soit important, car il conviendrait aussi de savoir à quelles catégories sociales appartenaient ces premiers lecteurs de la « nouvelle » littérature arabe, comment et pourquoi ils accédaient à la lecture, quels types d'ouvrages ils choisissaient de se procurer, etc.. De manière plus subtile, il serait bien entendu passionnant de mieux discerner, au sein de ce lectorat, les anciennes pratiques, celles des textes religieux traditionnels par exemple, et les nouvelles, et, à l'intérieur de ces dernières, celles qui relèvent du journal et celles qui appartiennent en propre au livre imprimé. Des objectifs, cette fois encore, qu'il serait vain de prétendre atteindre en totalité mais que permettrait de réaliser, au moins partiellement, l'exploitation des documents et archives encore disponibles sur les cabinets de lecture du siècle dernier, les fichiers d'abonnés aux différentes publications, les courriers des lecteurs, les inventaires de bibliothèque dressés, par exemple, au moment d'un décès, etc..

---

23 H. Sabât, *Târîkh al-tibâ'a fi al-sharq al-`awsat,* Le Caire, Dar al-Maarif. 1965.

24 Sur cette question *cf.* les travaux de A. Nusayr, *Harakat nashr al-kitâb fi Misr fî al-qarn al-tâsi' 'ashar,* Le Caire, Gebo, 1994. La ponctuation est également un domaine riche d'enseignements, comme suffirait à le prouver le fait que Fâris al-Shidyâq ait été l'un de ses premiers introducteurs (*cf.* G. Ruppert. « Fâris al-Sidyâq and the Transition from Scribal to Print Culture in the Middle-East », *The Book in the Islamic World,* G. N. Atiyeh Ed., Albany, State University of New York Press, 1995).

25 R. Debray, « Histoire des 4 M », *Cahiers de médiologie, op. cit.*

II.2 – *L'étude du «fait littéraire»*

Même s'il reste beaucoup à dire sur toutes les questions relatives à la diffusion de l'imprimé et à la « modernité symbolique » (au sens évoqué précédemment) des sociétés arabes, le paysage conceptuel qui a été au moins esquissé doit suffire pour passer à un examen plus spécifique, dans cette perspective, du « fait littéraire ». Une expression qui permet d'éviter d'utiliser, sans l'interroger, le terme « littérature » précisément parce que cette période de mutation – ou encore de révolution – symbolique, met en évidence à quel point, faute d'une définition établie une fois pour toutes, il convient au contraire de s'enquérir, en préalable à toute recherche, des variations historiques de ce que l'on place sous ce terme. Cette « relativité » de la notion de littérature, absente de la plupart des études consacrées à l'époque moderne, qui se contentent en général de reprendre, sans les soumettre à un examen critique, les données offertes par le champ littéraire (notion sur laquelle on reviendra par la suite), les spécialistes de l'âge classique avaient pourtant su la dégager, ne serait-ce que pour interpréter les usages, selon les auteurs et les époques, du mot *adab*[26] *;*on voit que les études modernes auraient avantage, au moins sur cette question, à ne pas ignorer ce qui se pratique pour l'époque classique !

Naissance de l'écrivain

On doit à Alain Viala d'avoir mis en évidence l'interaction des facteurs qui ont permis, dans l'Europe des Lumières, la « naissance de l'écrivain ». Celui-ci supplante définitivement le « lettré » au cours de la première moitié du XIXe siècle, précisément avec l'essor de la presse et du livre qui entrent alors dans une phase véritablement industrielle[27]. Est-il possible de transposer au monde arabe, avec toute la prudence nécessaire à ce type de démarche, le lien établi dans le contexte européen entre la révolution Gutenberg et le statut de l'auteur, entre la valorisation de l'écrit, les techniques de reproduction et l'existence d'un public d'acheteurs d'une part et l'apparition d'une figure sociale inédite, celle du nouveau lettré, *adib,* au sens donné par Tâha Husayn à ce terme dans le roman qui porte ce nom[28] ? En s'appuyant sur tout ce qui a été suggéré précédemment, la réponse à cette question passe par l'observation de certains destins particulièrement marquants par rapport à la constitution d'un nouvel espace de l'imprimé, celui d'un Fâris al-Shidyâq ou d'un 'Abd Allah al-Nadîm par exemple[29], mais aussi, pourquoi pas. celui d'auteurs moins marquants, plus anonymes, dont la contribution est également essentielle, ne serait-ce qu'en miroir des trajectoires exceptionnelles. Sur le registre du travail critique, on ne peut se dispenser également d'une relecture, y compris

26 *Cf.* par exemple Cheikh Moussa, A., « La littérature d'"adab" », *Le Grand Atlas des littératures.* Paris, Encyclopaedia Universalis, 1990, p. 20-21.

27 Viala, A., *Naissance de l'écrivain,* Paris, Minuit, 1985. Voir également Debray, R.. *Le Pouvoir intellectuel en France,* Paris. Ramsay, 1979.

28 Husayn, Taha, *Adîb,* 1935. Rappelons que *Adib,* raconte le destin tragique d'un jeune lettré formé à l'occidentale sommé de trancher, pour faire bref, entre son passé (et sa femme) et sa passion pour la littérature.

29 Deux exemples abordés, en 1997 et 1998, au cours du séminaire annuel organisé par le GREMMO (Maison de l'Orient méditerranéen), dans le cadre d'une réflexion commune sur le savoir et le statut de l'intellectuel entre âges classique et moderne. L'hypothèse consistait à considérer ces deux auteurs comme les bornes marquant le début et la fin de la constitution du premier foyer de l'imprimé dans le monde arabe. durant la seconde moitié du XIXe siècle.

au sens banal du terme, des textes fondateurs de la modernité littéraire arabe pour y déchiffrer, à l'image du texte de Taha Husayn précédemment cité, la construction de la figure de l'homme de lettres, tel 'Adlî Karîm dans la *Trilogie* de Nagib Mahfouz, ou encore la formalisation visionnaire des mutations subies par la parole écrite à l'époque de la communication que propose un Yahyâ Haqqî dans une de ses premières nouvelles, *al-Bustagi.* Autant de témoignages qui, abordés sous ce jour, renouvelleraient le champ des études littéraires tout en contribuant à éclairer le processus de mise en place ci les modes de fonctionnement du champ littéraire arabe moderne.

Le champ littéraire et ses institutions

Convenablement mis en perspective, les textes permettraient de construire une nouvelle histoire littéraire, celle de la notion d'auteur, histoire qui offrirait l'écho de tout ce qui a été évoqué précédemment au sujet des traces socio-historiques de cette évolution. Une évolution qu'il serait tout aussi nécessaire de retracer en se fondant cette fois-ci non plus seulement sur les « hommes et les œuvres » mais aussi, afin d'échapper à l'alternative de l'interprétation interne et de l'explication externe, sur la construction du champ littéraire et de son évolution. Car la définition sociale de l'écrivain n'est pas plus donnée une fois pour toutes qu'elle est unique et solitaire ; à l'époque moderne, elle est au contraire une sorte de synthèse qui rassemble les différents parcours à l'intérieur du champ littéraire, lequel n'est plus entièrement dépendant pour son existence, de l'extérieur (du pouvoir politique, économique ou moral) mais s'appuie, au moins partiellement, sur sa propre logique, ses propres institutions de légitimité. Pour l'histoire culturelle, l'existence de réseaux de sociabilité professionnelle est particulièrement importante car elle signale ce phénomène d'« autonomisation[30] », condition essentielle d'une perception «moderne» de la production imprimée et de la littérature. Or, bien que l'importance, à cette époque en particulier, des journaux, des clubs, des associations et autres salons littéraires dans le monde arabe ait souvent été soulignée, toutes ces données de l'histoire culturelle ou politique restent pratiquement inexploitées par rapport au monde des lettres. La reconstitution d'une histoire littéraire, avec ses évolutions, ses influences et ses modes, s'enrichirait considérablement de la connaissance de ces réseaux. On comprendrait ainsi, dans la trajectoire du jeune Nagib Mahfouz – exemple parmi tant d'autres – l'importance de ses liens familiaux avec Ibrâhim al-Muwaylihî, l'auteur du célèbre *Hadit `Isâ b. Hishâm,* celle du cercle de Salâma Mûsâ et de la revue *al-Magalla al-gadida,* etc. Même si elle n'est pas totalement ignorée – on a pu évoquer ainsi, pour reprendre l'exemple de Nagib Mahfouz, le rôle des lieux de rencontre hebdomadaire de cet homme à la vie extrêmement réglée[31] – il reste encore beaucoup à faire pour reconstruire toute la mise en place du champ littéraire égyptien où l'on voit un Mahmûd 'Abbâs al-'Aqqâd se faire l'introducteur, par exemple, d'un Mikhâ'îl Nu`ayma[32]. Il reste à en dégager la hiérarchie, sa structuration interne autour de revues, cénacles, réseaux d'influence, partis politiques, clubs, cafés, écoles, etc., cercles de cooptation et de promotion, plus ou moins durables et puissants. L'histoire des écoles littéraires, des courants et tendances, des coups de force

30 Au sens donné par Pierre Bourdieu à ce terme. Voir par exemple *Les Règles de l'art,* Paris, Le Seuil, coll. "Points", 1998. p. 361-363.

31 G. Ghitânî, communication inédite délivrée au colloque « Mahfûz : 30 ans après » (Tolède, décembre 1998), présente partiellement dans *Mahfouz par Mahfouz. Entretiens avec G. Ghitâni.* Paris, Sindbad, 1991.

ou au contraire des retours en arrière, à une conception plus traditionnelle, la prédominance de tel ou tel genre littéraire (prose, poésie, théâtre) et, par suite, sa domination plus ou moins établie sur l'ensemble de la production avec les effets que cela entraîne, ne peuvent être évaluées que dans ce cadre.

La doxa *littéraire*

Ainsi la connaissance des filiations et des influences littéraires – guère fournie jusqu'à présent pour cette période où l'on s'attache plus aux innovations et aux ruptures qu'aux régularités – en serait considérablement augmentée. Plus profondément, c'est toute la perception de l'histoire littéraire arabe qui pourrait s'en trouver modifiée. Il serait possible en particulier de mieux cerner des facteurs ayant abouti à la création d'une *doxa* littéraire[33] qui laisse pratiquement inexploités des pans entiers de son histoire - auteurs alépins du dernier quart du XIXe siècle, le courant de traduction depuis le russe en Palestine dans la première moitié de ce siècle ou alors qui aboutit à la sélection de certains aspects au détriment d'autres : al-Muwaylihî mais pas 'Alî Mubârak par exemple, ou encore *al-'Arabât* et *al-Nâzarât* mais pas la traduction de *Paul et Virginie* dans l'oeuvre d'al-Manfaluti pour s'en tenir[34] au seul cas de l'Égypte. C'est précisément dans le monde arabe où création littéraire, très vite, se confond avec revendication politique – histoire qui se répétera dans la seconde moitié du XXe siècle, notamment au Maghreb, avec l'accession à l'indépendance de nombre d'États arabes et le surgissement de littératures nationales – que la nécessité d'une telle mise en perspective peut être utile, non pas nécessairement pour remettre en cause les jugements esthétiques admis, mais pour montrer ce que les hiérarchies établies doivent non seulement à l'influencc de facteurs extérieurs (évolutions sociales, politiques et économiques, sans compter les influences culturelles et esthétiques) mais aussi à l'effet d'interactions propres au champ. De ce point de vue, on ne peut que souhaiter ardemment posséder aussi rapidement que possible des travaux qui mettraient en évidence la construction progressive, avec la Renaissance arabe, d'une nouvelle définition de la littérature depuis la première tentative de ce type, à en croire l'historien américain Timothy Mitchell[35], due à Hassan Tawfiq, un élève de l'orientalisme allemand, jusqu'à celles de « pionniers tardifs » comme Ahmad Haykal ou Ahmad Taymûr, en passant par celle d'un Zaydân, juste avant la Première Guerre mondiale[36]. I1 faudrait les compléter par des recherches sur les significations de termes aussi importants que roman ou récit/nouvelle, *riwâya ou qissa* (avec sa variante *qissa tamthiliyya* pour pièce de théâtre) dans les textes fondateurs de la prose arabe

---

32 Sans compter. comme on le voit dans cet exemple, qu'il faut bien soumit redoubler l'analyse de la dimension nationale (*qutrî*) par un examen sur une échelle panarabe, et même, plus largement, mondiale avec un auteur comme Gibrân.

33 Une *doxa,* une opinion admise, qui n'est jamais donnée une fois pour toutes comme le montre la traduction en français, très récente, des oeuvrees dites « historiques » de Nagîb Mahfouz dont on peut s'attendre à ce que la valeur littéraire, jusqu'à présent très faible, soit brutalement réévaluée.

34 Ce serait d'ailleurs un moyen de rompre avec le cercle vicieux que contribuent à renforcer spécialistes et critiques de la littérature, arabes ou européens, en reprenant, sans l'interroger, le « palmarès » des auteurs reconnus.

35 T. Mitchell, *(Colonising Egypy,* Le Caire, Thé .amerrirent University in Cairo Press, p. 170.

36 A. Haykal, *Tatawwur al-adab al-hadîth fî Misr,* Le Caire, Dar al-Maarif, 1968 ; A. Taymûr, *A1-qissa fî al-adab al-'arabî,* Le Caire, Maktabat al-âdâb, [s.d.]; G. Zaydân, *Târîkh adab al-lugha al-'arabiyya,* Le Caire. Dar al-Hilâ1, [s.d.].

moderne au tout début de cc siècle[37].

Réception et usages sociaux de la littérature

Replacée dans son contexte social, l'analyse du fait littéraire resterait incomplète si l'on n'essayait pas de l'enrichir par une meilleure compréhension des phénomènes qui accompagnent sa réception. Naturellement, l'éloignement dans le temps rend un tel effort particulièrement malaisé et la tâche peut même paraître insurmontable pour les premières décennies de la littérature arabe moderne. Pourtant, en s'inspirant là encore des méthodes proposées par les historiens de la culture, se proposer d'arriver à une perception plus juste des enjeux réels n'est sans doute pas totalement irréaliste. A cet égard, il serait même certainement très fructueux de comparer ce qu'on a appelé précédemment la *doxa* littéraire avec ce qu'il est encore possible de retracer par rapport à la circulation effective des textes. Les tirages, les réimpressions, la multiplication des lieux d'édition dans certains cas, mais aussi les échos suscités par telle ou telle œuvre dans l'« espace public[38] » (articles de journaux mais également témoignages imprimés ou non, tels que la reprise d'une œuvre par un interprète musical), permettraient de dégager une autre histoire littéraire susceptible, tantôt de recouper l'image communément admise (le succès populaire d'un Manfalûti par exemple, justement placé de ce point de vue, au panthéon littéraire), tantôt de contredire certaines idées reçues sur l'importance respective à cette époque des premiers écrits en prose et de la poésie de type néo-classique par exemple, laquelle, malgré son impact probablement bien supérieur, demeure largement moins étudiée). Si l'on a certainement raison de rechercher une dimension sociale à la littérature, celle-ci ne saurait se limiter, bien entendu, au seul contenu ou message des textes, non plus qu'à l'appréciation, très souvent fortement idéologisée, de l'existence publique de leurs auteurs (on ne compte pasles auteurs figés dans une image d'Épinal souvent très anachronique, à l'image d'un 'Abd Allah al-Nadîm pétrifié dans son statut de « tribun » d'une révolution d'ailleurs plus nassérienne qu'orabiste[39]). Il s'agit donc, chaque fois que c'est possible, de reconnaître que les œuvres sont également construites par leurs lecteurs, par leur horizon de diffusion, un phénomène que met en évidence (et qui explique en partie) l'évolution stylistique d'un 'Abd Allah al-Nadîm pour reprendre cet exemple, passant, au fil des années, à un registre de moins en moins « populaire » de la langue, au fur et à mesure qu'il s'intègre au monde de l'imprimé, ou encore la prolifération en Égypte d'ouvrages littéraires inspirés d'une thématique religieuse autour des années 1930, précisément quelques années après les remous provoqués par la publication de *Fî a1-shi'r al-gâhili,* de Taha Hussein[40]).

---

37 L'introduction de *Al-mudun al-thalath,* de Farah Antûn (écrite en 1903), en est un exemple parmi bien d'autres. Faute de telles étude, nombre de travaux sont condamnés à bâtir de vains échafaudages théoriques sur des bases viciées au départ (*cf.* par exemple toutes les interrogations visant à se demander si l'oeuvre d'al-Mis`adi, *al-Sudd,* est un roman ou une pièce de théâtre, interrogations « justifiées » par la seule présence du mot *riwâya* en tête du texte).

38 Sur la définition de ce concept et ses relations avec la circulation de l'écrit au sein d'une société donnée, cf. J. Habermas, *L'Espace public,* Paris, Pavot, 1978.

39 *Cf.* la biographie écrite par 'Alî Al-Hadîdî, *'Abd Allah al-Nadîm, Khatîb al-wataniyya,*
Le Caire, GEBO, 1987.

40 Taha Husayn, *'Alâ hâmish al-sîra* ; Ahmad Amîn, *Fafr al-islâm* ; Muhammad Husayn Haykal, *Hayât Muhammad* ; Tawfîq al-Hakîm, *Muhammad,* etc.

Une lecture globale

Dans l'espoir de resserrer un peu l'éventail des domaines de recherche qu'il conviendrait d'explorer, cette présentation de ce que pourrait être une interrogation renouvelée des rapports entre littérature et société s'est limitée, notamment dans les exemples qui ont été proposés, aux « temps héroïques » de la littérature arabe moderne. Mais, pas plus qu'il n'est possible de se satisfaire de l'infranchissable frontière entre productions classiques et modernes, il n'est guère acceptable de se cantonner à la littérature d'hier et il est bien évident que rien ne s'oppose à ce que la démarche suggérée soit également appliquée à une production plus récente et même contemporaine. D'ailleurs, c'est même dans la perspective d'une histoire quasi immédiate que l'on recense le plus de travaux relevant de ce type d'approche, essentiellement sur le terrain égyptien il est vrai[41]. A ces recherches que l'on peut grossièrement rassembler sous la bannière de la sociologie du fait littéraire, on peut seulement souhaiter qu'un éclairage relevant davantage de l'histoire culturelle vienne apporter les éléments supplémentaires susceptibles de déboucher, un jour, non pas sur une théorie de la littérature arabe moderne, mais au moins sur une lecture d'ensemble qui ne reposerait plus sur le découpage en général proposé aujourd'hui, fondé pour l'essentiel sur une double articulation géographique et thématique.

En effet, on espère que la réflexion proposée aura convaincu des limites d'une définition entièrement hétérogène du fait littéraire, de type « littérature nationale ». (Une gageure quand on sait que la question palestinienne, et l'absence d'État en Palestine, sont au coeur de la littérature arabe contemporaine[42] ! *A contrario,* on voit bien comment le même thème est constitutif du champ littéraire arabe, c'est-à-dire comment il permet de comprendre les stratégies, y compris esthétiques, de nombre de ses acteurs, palestiniens ou non). De même, il est permis d'estimer que la question du choix des formats (nouvelle, roman plus ou moins court) et des registres (littérature de qualité ou « populaire ») gagnerait à intégrer toutes les informations qui relèvent de la transformation des données matérielles (possibilités d'impression, apparition de publics neufs, etc., qui toutes se répercutent sur les choix formels, esthétiques, thématiques)... Enfin, au traditionnel cloisonnement entre genres (romans, nouvelles, théâtre, poésie, etc.), il deviendrait possible d'introduire un regard plus synthétique, qui permettrait de suivre, et de mieux comprendre, l'évolution qui voit la poésie subir l'importance croissante de l'écriture en prose, jusqu'à l'hégémonie actuelle du roman, probablement la véritable révolution de la littérature arabe à l'époque moderne[43].

---

41 Parmi ces travaux, cf. M. Stagh, *The Limits of Freedom of Speech. Prose Literature and Prosr Writers in Egypt under Nassser and Sadat,* Stockholm, Almqvist & Wiksell International, 1993 ; Y. Gonzalez-Quijano. *Les Gens du livre. Édition et champ intellectuel dans l'Egypte républicaine,* Paris, CNRS Éditions, 1998 ; et, tout récemment, la thèse soutenue par R. Jacqucmond sur le champ littéraire égyptien à l'université d'Aix-en-Provence.

42 Y. Gonzalez-Quijano, « Les écrivains palestiniens et le territoire de la mémoire », *Universalia*, Encyclopaedia Universalis, Paris. 1996.

43 Hégémonie qu'analyse, autant qu'elle concourt à la fabriquer, le discours critique, par exemple avec la publication par la célèbre revue *Fusul* de deux numéros sur le « temps du roman » : « *Fusûl, Zaman al-riwâya »,* Le Caire. GEBO, 4-XI et 1-XII.